



Une Lanterne

n° 234



1° Lecture du 2° livre des Rois (2 R 4, 8-11.14-16a)

Un jour, le prophète Élisée passait à Sunam ; une femme riche de ce pays insista pour qu'il vienne manger chez elle. Depuis, chaque fois qu'il passait par là, il allait manger chez elle. Elle dit à son mari : « Écoute, je sais que celui qui s'arrête toujours chez nous est un saint homme de Dieu. Faisons-lui une petite chambre sur la terrasse ; nous y mettrons un lit, une table, un siège et une lampe, et quand il viendra chez nous, il pourra s'y retirer. » [...] Le jour où il revint, il se retira dans cette chambre pour y coucher. Puis il dit à son serviteur : « Que peut-on faire pour cette femme ? » Le serviteur répondit : « Hélas, elle n'a pas de fils, et son mari est âgé. » Élisée lui dit : « Appelle-la. » Le serviteur l'appela et elle se présenta à la porte. Élisée lui dit : « À cette même époque, au temps fixé pour la naissance, tu tiendras un fils dans tes bras. »

Les livres des Rois couvrent une longue période de l'histoire d'Israël : depuis les derniers jours de David, vers - 972, jusqu'en - 561. Mais comme l'indique la liste des livres dans la Bible hébraïque, *Les rois* sont rangés parmi les Premiers Prophètes, ce qui doit nous rendre attentif au fait que, même si ces livres sont pleins de données historiques, ils ne sont cependant pas des livres d'histoire, mais plutôt une réflexion théologique sur la période de l'histoire d'Israël où le peuple était gouverné par des rois.

Ce sont les traducteurs grecs du III° s. av. J-C. qui ont séparé en deux, un unique ouvrage.

Le souci de l'auteur, écrit André Chouraqui, est de nous tourner vers Dieu et non vers les rois ; il veut montrer la part que Dieu prend à l'histoire d'Israël dont il est, au regard du croyant, et l'auteur et le maître. ...Ce qui est surprenant, c'est qu'à partir du moment où Dieu vient résider dans le Temple, sommet de la grâce, nous assistons à un déclin constant, qui aboutira à la destruction de Jérusalem, de son sanctuaire, et à l'exil. Le royaume d'Israël sera détruit, et le dernier roi de la dynastie davidique, quoique gracié en 561 av. J-C., mourra à Babylone !

C'est probablement entre 560 et 538, pendant l'exil babylonien, que fut écrit, sous sa forme actuelle, le livre des Rois. Il fut rédigé pour faire connaître aux exilés les causes et les circonstances de leurs malheurs et pour les inciter à retrouver espoir d'une rédemption prochaine.

Il est sûr que l'auteur a eu accès aux archives, sauvées lors de la chute de Jérusalem, où étaient consignés les événements majeurs du royaume.

Ce qui est le plus frappant, c'est la sincérité totale de l'auteur qui cite les faits sans jamais céder à des prises de position personnelle. Il décrit sans fausseté, les faiblesses du peuple et n'oublie pas de mentionner aussi celles des rois.

Le plus remarquable, c'est que cette fresque de quatre siècles nous est aujourd'hui compréhensible grâce à la lumière que projettent sur elle les découvertes archéologiques. Les villes dont il est question, les remparts, les portes, les palais, les sanctuaires, les autels ne sont plus connus par les mentions qu'en font les textes, ils s'offrent à nos regards dans leur site d'autrefois. De multiples inscriptions ont été découvertes, qui confirment le plus souvent le témoignage de l'écrivain biblique !

.../...

Ces 4 siècles, dont *Les Rois* rapportent l'histoire tourmentée, sont cependant dominés par la haute figure des prophètes. Dans la complexité des événements souvent contradictoires, la prophétie hébraïque a réussi à s'imposer et à servir de lumière au peuple d'Israël, de génération en génération. La saga d'Elie et d'Elisée domine de très haut l'histoire de l'époque royale et se situe loin de la prophétie extatique que l'on trouve dans certains peuples de l'Orient ancien. (A. Chouraqui)

Si les livres des Rois rapportent l'histoire de 19 rois d'Israël et de 23 rois de Juda, ils sont, de tout l'Ancien Testament, ceux qui sont illustrés du plus grand nombre d'anecdotes pittoresques, vivantes, aux personnages à la psychologie finement dessinée, dit Monique Piettre. Mais la place qu'y tiennent les prophètes est considérable. Tour à tour faiseurs et défaiseurs de rois, ils sont aussi défenseurs de la fidélité à Yahvé et se meuvent à l'aise dans les miracles ! Trois figurent dominant : Elie et Elisée au IX^e s. av. J-C., Isaïe au VIII^e. Celui qui nous concerne aujourd'hui est Elisée. Propriétaire terrien, il fut appelé par Elie à son service et abandonna tout pour le suivre. Il en fut le fidèle compagnon et prit sa relève après sa disparition mystérieuse (1 R 19,19-21). Il exerça son ministère dans le royaume du Nord - comme Elie -. Le cycle d'Elisée est aussi riche en hauts faits que celui d'Elie. Il est vrai que ses disciples, craignant sans doute que leur maître ne parût inférieur à son prédécesseur, lui ont attribué des gestes analogues voire identiques (ce qui trahit leur intention). Ainsi Elisée fit à l'égard d'une veuve, menacée par ses créanciers, un miracle de l'huile, comparable à celui d'Elie à l'égard de la veuve de Sarepta. Le récit que nous lisons aujourd'hui, rappelle également le séjour d'Elie chez cette même veuve.

L'hospitalité était de pratique courante chez les peuples anciens. L'accueil y était à la fois spontané et généreux. Aux délicatesses de la Sunamite qui, avec l'accord de son mari, avait fait construire une chambre en dur, sur une terrasse, Elisée veut répondre par un geste de reconnaissance. Il lui fait la promesse, que seul peut se permettre un homme de Dieu, un enfant naîtra dans ce foyer où (traditionnellement selon la Bible) le mari est âgé et la femme stérile. Ce récit se colore des souvenirs de la Genèse où la même promesse avait été faite à Sarah, par des envoyés de Yahvé. La fin de l'histoire ne nous est pas ici contée, mais le fils mourra et Elisée le fera revenir à la vie, comme Elie l'avait fait pour le fils de la veuve de Sarepta !

Ces récits, aux confins de la légende et de l'histoire, nous apparaissent comme des doublets. Les rédacteurs ont voulu surtout souligner l'importance, aux yeux de Dieu, des gestes désintéressés d'accueil et de charité. Voilà qui rejoint l'Evangile du jour, conclut Monique Piettre.

Evangile selon saint Matthieu (Mt 10, 37-42)

En ce temps-là, Jésus disait à ses Apôtres : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. Qui a trouvé sa vie, la perdra ; qui a perdu sa vie à cause de moi la gardera. Qui vous accueille, m'accueille ; et qui m'accueille accueille Celui qui m'a envoyé. Qui accueille un prophète en sa qualité de prophète recevra une récompense de prophète ; qui accueille un homme juste en sa qualité de juste recevra une récompense de juste. Et qui donnera à boire, même un simple verre d'eau fraîche, à l'un de ces petits en sa qualité de disciple, amen, je vous le dis : non, il ne perdra pas sa récompense. »

Après avoir choisi parmi ses disciples, douze d'entre eux, Jésus leur donne des consignes. Mt a rassemblé quelques paroles du Maître (et en a ajouté !) pour faire ici la conclusion de son discours « apostolique ». Ce passage est rythmé, très travaillé, construit selon la figure stylistique de l'anaphore (procédé qui consiste à commencer les phrases par une même tournure, ici : *Qui.... Qui...*). Mt a recours à ce procédé pour exprimer la radicalité du choix des disciples. Il y a avant tout la nécessité de faire passer le désir du Royaume en premier.

Mt a ajouté les deux premières phrases, sans doute en lien avec le Deutéronome, que ses auditeurs connaissaient, où il est dit que le Lévitte est celui *qui dit de son père et de sa mère : Je ne les ai pas vus ! qui a refusé de reconnaître ses frères et qui a ignoré ses fils* (Dt 33,9) ! Cependant, il semble que l'Eglise primitive ait été plus souple, puisque nous trouvons ce témoignage de Paul en 1 Co 9,5 : *N'avons-nous pas le droit d'emmener avec nous une épouse croyante, comme les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas (Pierre) ?*

Après le renoncement, Mt aborde le thème de la souffrance : « Celui qui ne prend pas sa croix, ... n'est pas digne de moi ! » C'est l'acceptation volontaire de passer par la souffrance, jusqu'au martyre, déjà annoncé par Mc. La crucifixion était dans l'Antiquité, le supplice le plus infamant, de sorte que l'expression « Prendre ou porter sa croix » était passée dans le langage courant pour signifier, non pas que l'on envisageait d'être crucifié, mais que l'on assumait la honte de l'esclave, les seuls à qui cette mort était réservée dans l'Empire romain. Mais il semble bien que les évangiles pointent ici le supplice de Jésus : le disciple n'étant pas plus grand que le maître, il doit tout pouvoir envisager.

Les dernières propositions résument le discours d'envoi : le disciple est le miroir de son maître, tout chrétien est le miroir de Jésus, car Jésus est lui-même le miroir de Dieu. Ce principe de l'envoyé « image » de celui qui l'envoie (langage symbolique fort) relève de l'institution juive dite du « *shaliah* » (elle-même fondée sur les usages orientaux) où l'envoyé représente intégralement son maître. (Encore aujourd'hui, attaquer l'ambassadeur d'un état, c'est s'attaquer au pays qu'il représente ; dans la même veine, le geste de brûler le drapeau d'une nation !)

La fin du discours est très audacieuse, car elle contient en germe la pensée de l'Incarnation : Accueillir son prochain, c'est accueillir Jésus, et accueillir Jésus, c'est accueillir Dieu. Dieu est tout entier en Jésus, Jésus ressuscité est tout entier en chaque homme (comme ceux qui nous quittent et que nous avons aimés sont tout entier en nous !). Le nouveau peuple de Dieu n'est plus celui qui se laisse conduire, tel un enfant. Il est adulte, formé de personnes responsables qui doivent accepter d'aller jusqu'au don de soi, le plus extrême.

Accueillir Dieu, c'est donner, dans le plus perdu des villages, un verre d'eau au plus démuné des « petits » (des pauvres de Dieu), car c'est reconnaître que Dieu est en lui.

Il est difficile de se le cacher, écrivent Colette et Jean-Paul Deremble, ce discours missionnaire a une tonalité violente. Il convient d'en attribuer la responsabilité à la jeune Eglise, ardente et combative face à un judaïsme qui la persécute, prise dans le feu des conflits qui opposent aussi diverses communautés chrétiennes en cette fin du 1^o siècle : certaines déforment le message initial de Jésus, ou réduisent son rôle dans le salut !

Les responsables ont besoin de stimuler, de brandir à la fois menaces et promesses, de durcir les traits, de galvaniser leurs frères et sœurs : il faut tenir bon, il faut garder confiance, il faut rester fidèle au message de Jésus !

Au temps de Jésus, ceux qui deviendront les apôtres, ont vécu avant tout en disciples, mot utilisé plusieurs fois dans ce discours. Ils ont suivi Jésus dans le dépouillement et la confiance. Les titres de « prophète » ou de « juste » que l'on retrouve dans notre texte ne sont venus que plus tard. Ce qui fait dire que ces paroles viennent de l'évangéliste et non de Jésus.

Mais ces « prophètes » et « justes » que Claude Tassin assimile à des scribes chrétiens, se sont imposés comme modèles de la mission chrétienne.

Or, dans l'Eglise où va naître l'Evangile de Mt, autour des années 80, il y a une sorte de crise des ministères, sur laquelle reviendra l'évangéliste au chapitre 23 : Si les « prophètes », les « justes » et autres « docteurs », comme ceux qui portent le titre d'apôtres (les futurs évêques) se faisaient un peu plus disciples et un peu moins « maîtres », les choses iraient mieux dit en filigrane Mt dans ce discours « apostolique » !

Dans ce passage, Jésus semble poser des exigences inhumaines. Or, il faut insister, écrit Pierre Bonnard (collaborateur à la Traduction Œcuménique de la Bible) sur le fait que Jésus ne réclame pas un attachement exclusif à sa personne, en préalable pour être disciple, il veut dire que le fait de le suivre (d'être disciple) ne doit pas être gêné par des affections familiales. Ces questions de préséance préoccupaient beaucoup les Juifs de l'époque. Le Rabbin avait préséance sur tout, il avait tous les droits sur la famille, car il était celui qui enseigne la sagesse. Il semble que ce précepte ait servi de base à ces paroles.

Certains pensent, ajoute ce bibliste, que perdre sa vie signifie, non pas mourir de mort violente, mais renoncer à son égo, à sa petite vie tranquille.

Enfin, sur les « petits », il dit que Mt fait allusion à des difficultés au sein de ses églises : ce pourraient être des païens convertis mais encore méprisés par les cadres judéo-chrétiens ou des convertis non circoncis, mal vus par ces derniers !

Homélie pour le 13° Dimanche

Le 28 Juin, 9h30 à Luc-sur-Orbieu

Les paroles que nous venons d'entendre sont dures pour nos oreilles. Mais il faut savoir les placer dans leur contexte. Quand St Matthieu écrit, dans les années 85, nous sommes à un moment difficile pour les jeunes églises. Les autorités juives s'en prennent aux chrétiens et ceux-ci sont obligés de se retrouver le soir, la nuit tombée, dans une maison de l'un des leurs, et de verrouiller les portes pour se protéger. Pire, pour éviter des représailles ou pour être bien vus des responsables des synagogues, certains n'hésitent pas à dénoncer les membres chrétiens de leur famille, ou à les menacer de le faire, s'ils continuaient à aller au culte de l'Eglise. Alors, plusieurs cèdent à la pression, et abandonnent ainsi leur communauté, reniant par là-même leur foi en Jésus.

Les responsables des communautés tentent de réagir, parmi lesquels, l'évangéliste lui-même à qui l'on demande de faire quelque chose devant ces désertions qui grèvent le groupe. Matthieu prend alors sa plume et compose les paroles dures que nous avons entendues. Je dis bien « compose », car Jésus n'a pas pu dire de telles affirmations, compte tenu qu'à son époque, cette difficulté-là n'existait pas. Mais l'exemple de sa vie suffisait à attester qu'il n'avait pas eu peur de rester fidèle à sa foi, à lui-même ! C'est cela que traduit ici l'évangéliste à sa manière, compte tenu des circonstances historiques des communautés qu'il connaissait. Il incite par là à une cohérence envers sa foi et ses exigences.

Ceci concerne la première partie de notre passage, car la seconde qui lui est juxtaposée, traite d'une autre exigence de foi : l'accueil de l'autre. Il semble que ce soit l'idée phare de ce dimanche puisque la 1° lecture parle aussi d'un accueil, celui que fit un couple au prophète Elisée et à son serviteur. L'accueil est un thème majeur de la Bible. Depuis Abraham recevant trois inconnus, jusqu'à Marthe et Marie ouvrant leur maison à Jésus, que d'exemples d'hospitalité jalonnent la Bible !

La raison en est simple : les sémites sont à l'origine des pasteurs, et dans les lieux semi désertiques, être reçu, abreuvé, nourri voire logé, est indispensable à la survie. Mais il est un autre élément important que révèle l'accueil d'Abraham sous le chêne de Mambré, et qui rejoint les paroles de l'Evangile : le sémite pense que l'inconnu, l'étranger qui se présente, peut être Dieu lui-même, ou l'un de ses représentants. Cette conception se retrouve dans l'Antiquité, au sein de nombreuses cultures.

Cette lecture peut aisément se comprendre. Dieu aime à nous surprendre et se présente à nous dans l'inconnu ou l'étranger qui soudain surgit dans notre existence, car n'ayant pas eu le temps de nous préparer, il peut venir toucher notre cœur.

Ce texte, comme tant d'autres, et finalement, la Parole de Dieu en général, insiste sur l'hospitalité et l'accueil. Voilà qui nous rejoint et vient nous secouer, en ces temps où des nombreux étrangers arrivent sur le vieux continent. Voilà qui nous rejoint encore plus, en cette période perturbée où beaucoup, issus de chez nous, vont se retrouver, au seuil de l'hiver, non seulement sans emploi, mais sans toit, sans de quoi vivre décemment ! Des familles entières vont être touchées ! Serons-nous capables d'hospitalité, d'accueil, de soutien, Tout simplement, d'offrir « un verre d'eau » de notre « cruche » ! Car le plus petit geste que nous ferons envers ces nouveaux « petits », en tant que frères et sœurs d'un même « Père », c'est à ce « Père » que nous le ferons.

Et si c'est gratuitement, par amour, par solidarité, par foi, que nous agissons, nous ne serons jamais déçus ! A n'en point douter, en nous vidant de nous-même, nous laissons Dieu nous remplir de lui !